



DADA
CHEZ LE PHARMACIEN DU HASARD

FRANCIS PICABIA PUBLIE SES POÉSIES À LAUSANNE

Entre la mi-février 1918 et les premiers jours de mars 1919, le peintre et écrivain Francis Picabia passe un séjour prolongé en Suisse pour faire soigner ce qu'on appelle alors ses troubles neurasthéniques : une dépression nerveuse, rendue plus aiguë par son addiction à l'opium. À ces raisons médicales s'ajoutait sa situation militaire préoccupante, puisque Picabia était alors un réformé temporaire qui devait craindre à tout moment d'être mobilisé. Depuis le début des hostilités, il avait en effet réussi à échapper à la guerre en faisant jouer ses relations : dans un premier temps, en se faisant affecter comme chauffeur d'un général auprès du gouvernement temporaire à Bordeaux ; dès 1915, en obtenant une mission militaire aux Antilles – mission qu'il devait d'ailleurs rapidement abandonner lors d'une escale à New York. Entre 1915 et 1917, Picabia vit entre les États-Unis, le Panama et Barcelone avant d'obtenir, à l'automne 1917, un passeport qui lui permet de rentrer en France. De cette période de voyages et d'errances témoigne notamment la revue *391* – le titre est un hommage à la revue *291* d'Alfred Stieglitz dont la

DADA

galerie d'art était située au numéro 291 de la *Fifth Avenue* à New York – qu'il édite successivement à Barcelone, New York, Zurich (pour le numéro 8) et Paris.

La décision de quitter la France pour se faire traiter en Suisse était sans doute également motivée par une situation familiale pour le moins compliquée : depuis novembre 1917, Picabia partageait en effet son temps entre son épouse Gabrielle Buffet-Picabia (dont il avait alors trois enfants, un dernier devant naître en 1919) et sa nouvelle maîtresse, Germaine Everling (qui donnera en 1920 naissance à son fils Lorenzo). Selon cette dernière, qui nous a laissé des mémoires très instructifs sur sa relation avec le peintre et plus généralement sur la naissance de Dada Paris¹, ce fut bien l'épouse du peintre qui décida de faire soigner son mari par le docteur Brunnschweiler, un neurologue suisse qui travaillait alors à Lausanne. Élève du célèbre psychiatre zurichois Eugen Bleuler spécialisé dans le traitement de la schizophrénie, Hermann Brunnschweiler (1879-1968) avait consacré sa thèse de doctorat aux « associations chez les fous organiques » (*Assoziationen bei organisch Dementen*, Zurich, 1912) ; il paraissait donc parfaitement à même de traiter des patients souffrant de dépression nerveuse et peut-être plus particulièrement un artiste comme Picabia. Le volume des *Poèmes et dessins de la fille née sans mère* que Picabia publie au printemps 1918 à Lausanne auprès des Imprimeries réunies, sans doute à compte d'auteur, est d'ailleurs dédié aux docteurs neurologues et en particulier « aux docteurs Collins (New York), Dupré (Paris) et Brunnschweiller [*sic*] (Lausanne) ». Geste ironique ou reconnaissance réelle ? Il est en tout cas certain

CHEZ LE PHARMACIEN DU HASARD

que le docteur Brunnschweiler, spécialiste des associations chez les fous, devait se sentir parfaitement à l'aise lors de la lecture des poèmes de son patient.

Dans sa version originale, aujourd'hui très rare, l'ouvrage contient une série de cinquante et un poèmes qui alternent, toutes les quatre pages, avec des dessins dont certains remontent au séjour new-yorkais de Picabia en 1915. La « fille née sans mère » apparaît en effet dès cette époque pour désigner des machines sorties du cerveau d'un homme, comme le nota le photographe Paul Burty-Haviland qui collaborait alors à la revue de Stieglitz : « L'homme fait la machine à son image. Elle a des membres qui agissent, des poumons qui respirent, un cœur qui bat, un système nerveux où court l'électricité. [...] La machine est sa "fille née sans mère"². » Les poèmes que Picabia a regroupés dans ce recueil sont, quant à eux, difficiles à dater, mais on constate que quelques-uns font allusion à la Suisse et furent donc rédigés très probablement entre février et avril 1918, lorsque Picabia se trouvait entre Lausanne et Gstaad, où il séjournait à l'hôtel Winter Palace, aujourd'hui le Gstaad Palace. Cet hôtel de luxe, qui avait ouvert ses portes en décembre 1913, souffrait depuis le début de la guerre d'une baisse de fréquentation de la part des hôtes étrangers ; on peut donc penser que ses tarifs avaient été revus à la baisse. Il faut néanmoins souligner que Picabia, contrairement aux Dadaïstes qui séjournaient alors à Zurich dans des hôtels très modestes, était habitué, de par la situation de sa famille, à un train de vie très confortable, même en temps de guerre. Éditer ses œuvres à compte d'auteur n'était donc pas pour lui un problème, contrairement encore à un Tzara qui peinait

DADA

à chaque fois à réunir la somme demandée par son imprimeur pour payer le papier et l'impression de la revue *Dada*.

DES IMPRIMERIES RÉUNIES AU PHARMACIEN DU HASARD

En tout, Picabia fit publier pas moins de cinq livres – en réalité, il s'agissait la plupart du temps de simples plaquettes – durant son séjour d'un peu plus d'une année en Suisse. Suite aux *Poèmes et dessins de la fille née sans mère* (datés dans la dédicace du 5 avril 1918), il s'agit, dans l'ordre de parution, de *L'Îlot de Beau-Séjour dans le Canton de Nudité*, une plaquette de huit pages datée du 23 juin 1918; de *L'Athlète des pompes funèbres*, un poème de vingt-sept pages daté du 24 novembre 1918 à Begnins près de Nyon, où Picabia résidait alors à l'hôtel du Château; de *Râteliers platoniques*, un poème en prose en deux chapitres et vingt pages, daté du 15 décembre à Lausanne; et enfin de *Poésie ron-ron*, un recueil de poèmes de soixante et une pages daté du 24 février 1919 – quelques jours à peine avant le retour de Picabia à Paris. Si *Poèmes et dessins de la fille née sans mère* est l'unique ouvrage à porter la mention de l'éditeur-imprimeur, la critique s'accorde à penser que les cinq ouvrages furent produits par les Imprimeries réunies de Lausanne, qui publièrent aussi la *Feuille d'avis de Lausanne* (rebaptisée, en 1972, *24 Heures*) depuis la fusion des imprimeries Corbaz et Cie, Charles Viret-Genton et Paul Allenspach en 1907, puis avec celle de Georges-Antoine Bridel en 1910. Seul *Râteliers platoniques*

porte sur la page de titre, en lieu et place de la mention de l'éditeur, cette indication quelque peu mystérieuse : « Pharmacien du hasard ».

L'ouvrage étant dédié à la mémoire du poète Guillaume Apollinaire, l'ami de Picabia qui venait de mourir de la grippe espagnole le 9 novembre de la même année, cet éditeur fictif est peut-être une allusion à l'« épicerie Hazard » mentionnée dans *La Femme assise* d'Apollinaire, ce roman annoncé depuis 1911 mais publié seulement de façon posthume en 1920. Dans une lettre à Tristan Tzara datée du 26 novembre 1918, au moment donc où il entame l'écriture de ce qui deviendra *Râteliers platoniques*, Picabia avoue à quel point la mort d'Apollinaire le touche : « Vous devez penser le choc que cela m'a donné, nous étions très liés depuis de longues années, nous vivions ensemble à certains moments à Paris. C'est très dur de perdre ses véritables amis ; je suis chaque jour de plus en plus seul et cela ne fait qu'aggraver mon état de santé très neurasthénique depuis trois ans³. » Tzara lui ayant demandé de lui envoyer quelques lignes en mémoire d'Apollinaire, Picabia lui fait parvenir une petite notice dont le second paragraphe sera publié dans le troisième numéro de la revue *Dada* datant de décembre 1918. Ce numéro de la revue donne lieu à la première collaboration entre Picabia et Tzara, et ce dernier s'empresse de publier un poème, « Salive américaine », et un dessin, « Abri », que Picabia lui avait envoyés en septembre du Grand Hôtel des Salines à Bex où il se trouvait alors en cure. *Dada 3* contient également plusieurs annonces de parutions récentes, notamment des *Poèmes et dessins de la fille née sans mère*

DADA

et de *L'Athlète des pompes funèbres* dont Tzara propose même d'assurer la distribution à Zurich. En janvier 1919, suite à la publication de *Dada 3* qu'il apprécie beaucoup – «Enfin voir et lire en Suisse quelque chose qui ne soit pas une connerie», écrit-il à Tzara le 7 janvier –, Picabia va même jusqu'à repousser son retour à Paris d'un mois pour aller rendre visite à Tzara pendant trois semaines. C'est à cette occasion, très vraisemblablement, qu'il invite le Dadaïste roumain à venir s'installer chez lui quand il viendra enfin à Paris – une invitation dont Tzara se souviendra un an plus tard, en janvier 1920, lorsqu'il se décidera à quitter définitivement Zurich pour venir s'installer dans la capitale française – chez la maîtresse de Picabia. Mais c'est là une autre histoire.

UNE « VIE DE SURALIMENTATION SUISSE »

Pour Picabia comme pour tant d'autres artistes étrangers fuyant la guerre, la Suisse était à cette époque d'abord et avant tout un refuge, bien plus rarement une source d'inspiration. L'écrivain, on l'a vu, y passe plus d'un an, sans jamais rester très longtemps au même endroit : s'il passe plusieurs semaines en cure à Gstaad et Bex, sa préférence va néanmoins à la région lémanique, où il séjourne dans des hôtels plus ou moins élégants à Lausanne, Genève et Begnins. Le séjour à Zurich en 1919 y forme une exception, d'ailleurs chèrement payée puisque le voyage du retour à Gstaad en chemin de fer semble avoir duré, à en croire Picabia, plus de neuf heures. Pour un amateur de la vitesse et de l'automobile comme lui, ce fut sans doute insupportable.

De façon générale, l'opinion que Picabia avait de la Suisse n'était pas franchement positive. Germaine Everling évoque son insatisfaction face au caractère montagneux du pays: «La Suisse est théâtrale avec effort, muette comme une grosse fille de papier rose [...]. Ne trouvez-vous pas que nous sommes écrasés tyranniquement sous ces montagnes faites pour les marchands de chaussures – chaussures vouées au blanc et qui nous donnent des idées noires... J'aime mieux les hauteurs de Montmartre ou de Fontainebleau; les sapins m'embêtent⁴.»

Ses habitants, quant à eux, ne valent guère mieux aux yeux d'un Picabia habitué à la séduction: «Les jeunes filles suisses semblent éternellement tenir-enfin-le-bonheur. Mais elles l'arrêtent d'un geste, quand il se glisse à leurs genoux... Leurs bouches sèches et leurs regards acidulés me font penser à un monsieur tamponné dans un train – pas de plaisir! – et puis c'est trop calme. Les hommes ont la marque d'un coup de massue sur la physionomie. C'est peut-être une fantaisie de leur esprit – ou un rictus épileptique⁵?»

En dehors de ses médecins, Picabia paraît surtout avoir été en contact avec d'autres étrangers exilés en terre helvétique, comme par exemple la princesse iranienne Victoria Malolm et la femme peintre Charlotte Grégorios avec laquelle il semble avoir eu une brève liaison⁶. Le poème en prose au titre étrange *L'Îlot de Beau-Séjour dans le Canton de Nudité* semble y faire allusion, puisque c'est à l'hôtel Beauséjour, à proximité de l'hôtel Éden où il était alors logé, que Picabia avait fait leur rencontre.

DADA

Dans plusieurs textes de cette époque, le poète fait allusion à son état de santé et aux traitements qu'il subit, mais quasiment toujours de façon passagère et en des termes voilés. Dans «Pape religieux», il évoque ainsi sa «maladie squelette de souvenirs [qui] se dresse à coup sûr en ennemi insupportable⁷»; dans «Rahat-Loukoums», ses «petites larmes d'opium»; dans «Cacodylate», le célèbre médicament à base de soude dont il fit usage à cette période pour stimuler la nutrition – un aspect qu'il évoque dans le même poème lorsqu'il parle de sa «vie de suralimentation suisse». Ce médicament finira d'ailleurs par donner son titre à l'un des plus célèbres tableaux de Picabia, *L'Œil cacodylate* (1921), sur lequel un grand œil ouvert est entouré d'une soixantaine de signatures d'artistes amis⁸.

En revanche, le contexte proprement suisse fait beaucoup plus rarement l'objet d'une évocation poétique, l'exception la plus intéressante étant «En Suisse», publié dans le recueil *Poèmes et dessins de la fille née sans mère*, que nous reproduisons ci-dessous dans sa totalité :

La cloche en bas pour mourir longtemps
C'est signé comme un loir confiture espagnole
Dans ces montagnes de paille bleue
Cette clarté change vite du blanc à l'ombre
Sommets tachés de vert
Les sapinières de beurre rient pour boire du café
Un paysan brouillard fétide serre les lèvres
Pendant que mes pieds pataugent en somnambule
La boue sévère était louche au soleil
L'odeur acheva de griller les paysages parisiens
La nature s'agenouille devant moi.

CHEZ LE PHARMACIEN DU HASARD

Ce poème probablement rédigé au tout début du séjour de Picabia en Suisse, à Gstaad, est clairement marqué par un sentiment de dysphorie, de solitude et de dégoût. Après New York, Barcelone et Paris, cet homme de la métropole qu'était Picabia ne pouvait pas ne pas se sentir coupé du monde. Ses médecins lui ayant interdit, dans un premier temps, de pratiquer la peinture, Picabia était en proie au désœuvrement le plus total dans une station de montagne où les rares étrangers présents étaient regardés de travers. Au vu de l'absence de toute stimulation artistique, intellectuelle ou sensuelle, on ne sera pas surpris de voir Picabia qualifier la Suisse, dans une lettre un peu plus tardive à sa maîtresse restée à Paris, de «pays inexistant où l'amour et l'art ressemblent à des albums d'estampes intellectuelles⁹».

UNE RÉCEPTION ENTRE INDIFFÉRENCE ET HOSTILITÉ ?

Durant son séjour en Suisse, Picabia ne semble pas, à ce que l'on sache, avoir cherché à établir des contacts avec les milieux littéraires ou artistiques locaux, à l'exception, on l'a vu, de Dada Zurich. On ne sera donc pas étonné de constater que les cinq plaquettes que le poète avait fait imprimer à Lausanne n'ont reçu aucune attention de la part des écrivains ou critiques en Suisse romande. Le fait que Picabia avait opté pour une édition à compte d'auteur y était sans doute pour beaucoup. Mais au-delà des quelques personnes qui auraient éventuellement pu s'intéresser aux poésies de Picabia – ce dernier était alors connu, dans les cercles d'avant-

DADA

garde, comme peintre bien plus que comme poète –, la Suisse dans l'ensemble et la Suisse romande en particulier étaient foncièrement hostiles à ce qu'on appelait alors, de façon générale, le « cubisme », une notion qui recouvrait la totalité des œuvres considérées comme étant d'avant-garde. Comme l'a bien montré Yves Bridel¹⁰, l'attitude en Suisse romande entre 1916 et 1921 à l'égard des avant-gardes et en particulier de Dada est très négative : les seules revues qui les mentionnent, comme *La Petite Revue* ou *La Revue romande*, se plaisent à dénigrer « le charabia amorphe » des œuvres d'un Aragon ou d'un Picabia. De façon tout à fait significative, le seul livre de Picabia à faire l'objet d'une brève notice dans *La Revue romande* est *Unique Eunuque*, paru en 1920 à Paris dans la « Collection Dada » aux éditions Sans Pareil avec une préface de Tristan Tzara. L'auteur du compte rendu, un certain G. Rd. (dans lequel Yves Bridel propose de reconnaître le poète Gustave Roud), y cite quelques extraits du texte de Picabia, entre autres ce vers : « Je ne sais si vous comprenez », auquel il répond de façon moqueuse : « Que Picabia se rassure – ou s'inquiète, nous ne comprenons que trop bien. Remercions-le : nous lui devons les informations les plus précieuses. » Et l'auteur de conclure sa notice, après avoir cité quelques autres vers, sur cette exclamation : « Hou, le malin¹¹ ! »

Ces réactions de rejet forment un fort contraste avec les commentaires élogieux que Tzara, quant à lui, formule dans sa correspondance avec Picabia, le 4 décembre 1918, après avoir reçu de ce dernier *L'Athlète des pompes funèbres* qui vient alors de sortir de presse. Tzara y affirme en effet qu'il aime

beaucoup ce livre et qu'il y trouve «le sang divers et cosmique, la force de réduire, de décomposer et d'ordonner ensuite en une unité sévère ce qui est chaos et ascétisme en même temps¹².» Le Kunsthau de Zurich exposant du 12 janvier au 5 février 1919, dans le cadre de l'exposition *Das neue Leben* («La nouvelle vie»), quelques «dessins mécanomorphes» de Picabia, Tzara propose même d'y faire une conférence sur les œuvres exposées puisque, dit-il, il n'a jamais perdu l'occasion de se compromettre et d'agiter «des mouchoirs prestidigitateurs devant les lampions d'yeux de vaches¹³».

Manifestement, le public zurichois, que Tzara devait qualifier un an plus tard, suite à son installation à Paris, de «mort et antipathique», n'était guère mieux qualifié que le public en Suisse romande pour apprécier les œuvres de Picabia, en dépit de son exposition à Dada depuis 1916. L'appréciation de Dada était-elle réservée aux seuls étrangers? L'exemple d'un certain écrivain-journaliste docteur à l'Université de Berne, qui avait demandé à Tzara d'entrer en contact avec Picabia dès le mois de février 1919, tend à le confirmer, puisqu'il s'agit de Walter Benjamin, qui réside alors dans la capitale suisse où il a comme voisin Hugo Ball, l'un des fondateurs de Dada Zurich qui s'en était toutefois détaché dès 1917. À défaut de pouvoir citer un auteur suisse de l'époque qui s'exprimerait favorablement au sujet de Picabia, laissons donc pour conclure la parole au philosophe allemand, qui écrit le 27 février 1919 à Picabia que son livre – il s'agit probablement de la *Fille née sans mère*, ouvrage au sujet duquel il s'était enquis auprès de Tzara à la mi-février – lui

DADA

inspire «le sentiment de reconnaissance envers son auteur qui a su exprimer en artiste des correspondances qui ont été depuis bien longtemps l'objet de [s]es méditations¹⁴».

THOMAS HUNKELER

NOTES

19. Voir Guillaume JUIN, «Romain Rolland dans le contexte suisse de la Grande Guerre», *Études de lettres*, 3, 2012, en ligne : <http://edl.revues.org/342>. L'auteur souligne que ces «différends sur le territoire entre Suisse romande et Suisse alémanique» sont «entretenus par la presse».
20. Alain CLAVIEN, «“Ce faux Christ des nations...”», *Études de lettres*, 3, 2012, en ligne : <http://edl.revues.org/337>.
21. Romain ROLLAND, *Au-dessus de la mêlée*, éd. cit., p.37.
22. Alain CORBELLARI, «Introduction», *Études de lettres*, 3, 2012, en ligne : <http://edl.revues.org/333>.
23. Romain ROLLAND, *Au-dessus de la mêlée*, éd. cit., p.8: «J'attends de vous une réponse, Hauptmann, une réponse qui soit un acte. L'opinion européenne l'attend, comme moi. Songez-y: en un pareil moment, le silence même est un acte.»
24. Jules ROMAINS, *Europe*, Paris, Gallimard, 1919, p.10.
25. Jean-Pierre MEYLAN, «Un train peut en cacher un autre», *Études de lettres*, 3, 2012, en ligne : <http://edl.revues.org/338>.

DADA

CHEZ LE PHARMACIEN DU HASARD

1. Germaine EVERLING, *L'Anneau de Saturne*, Paris, Fayard, 1970.
2. Paul B. HAVILAND, *291*, 7-8, septembre-octobre 1915, non paginé (nous traduisons).
3. Lettre de Francis Picabia à Tristan Tzara, 26 novembre 1918, citée dans Michel SANOUILLET, *Dada à Paris* [1965], Paris, CNRS Éditions, 2005, p.452-453.

4. Germaine EVERLING, *L'Anneau de Saturne*, *op. cit.*, p. 68-69.
5. *Ibid.*, p. 69.
6. *Ibid.*, p. 63 et Francis PICABIA, *Poèmes*, éd. Carole BOULBÈS, Paris, Mémoire du livre, 2002, p. 107-108.
7. Francis PICABIA, *ibid.*, p. 79.
8. Ce tableau, pendant longtemps exposé au restaurant-cabaret parisien Le Bœuf sur le toit, fait aujourd'hui partie des collections du Musée national d'art moderne du Centre Pompidou. Voir Thierry LEFEBVRE, «Picabia et la cacodylate de soude», *Revue d'histoire de la pharmacie*, 338, 2003, p. 300-304.
9. Germaine EVERLING, *L'Anneau de Saturne*, *op. cit.*, p. 80.
10. Yves BRIDEL, *Miroirs du Surréalisme. Essai sur la réception du Surréalisme en France et en Suisse française (1916-1939)*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1988, p. 117-125.
11. Compte rendu paru dans *La Revue romande* du 25 décembre 1920, cité d'après Yves BRIDEL, *ibid.*, p. 121.
12. Lettre de Tristan Tzara à Francis Picabia, 4 décembre 1918, citée dans Michel SANOUILLET, *Dada à Paris*, *op. cit.*, p. 454.
13. Lettre de Tristan Tzara à Francis Picabia, 8 janvier 1919, citée dans *ibid.*, p. 456.
14. Lettre de Walter Benjamin à Francis Picabia, 27 février 1919, dans Walter BENJAMIN, *Gesammelte Briefe*, t. II, Frankfurt a. M., Suhrkamp, 1996, p. 16-17.